

*Sur l'illumination divine et la lumière de l'Esprit saint; que Dieu est le seul lieu, dans lequel près le trépas tous les saints trouvent le repos; que celui qui tombe en dehors de Dieu ne trouvera pas en un autre lieu le repos dans la vie future.*

Quel est ce redoutable mystère qui s'accomplit en moi ?  
La parole ne peut l'exprimer, ni ma main  
l'écrire la misérable, pour louer et glorifier  
Celui qui dépasse toute louange, qui dépasse toute parole.  
Si en effet ce qui s'accomplit en moi, l'enfant prodigue,  
est indicible, inexprimable, comment Celui  
qui en est le dispensateur et l'auteur, comment, dis-moi,  
aurait-il besoin de recevoir de nous louange ou gloire ?  
Non, il ne peut recevoir la gloire celui qui possède la gloire,  
pas plus que ne peut être illuminé ou refléter la lumière  
ce soleil que nous contempions dans le monde :  
il éclaire, il n'est pas éclairé; il brille, il ne reçoit pas de lumière,  
car il possède celle qu'il a reçue dès le commencement, du Créateur.  
Si donc, en faisant le soleil, Dieu, le Créateur de tout,  
l'a fait sans nul besoin, pour prodiguer sa lumière  
sans rien attendre de plus d'aucun autre être,  
comment recevrai-je gloire de moi, l'infime,  
car il est sans aucun besoin, le Créateur du soleil,  
celui qui de toute espèce de bien comble tous les êtres,  
d'un signe, d'un vouloir, lui qui possède la force.  
Ici, ma langue manque de paroles  
et ce qui s'accomplit, mon intelligence le voit, mais ne l'explique pas :  
elle contemple, elle désire le voir et elle ne trouve pas de mot :  
ce qu'elle voit est invisible, entièrement dépourvu de forme,  
simple, sans aucune composition, infini en grandeur.  
En effet elle ne voit pas de commencement, ne découvre jamais de fin  
et ignore toute espèce de milieu : comment donc dirait-elle ce qu'elle voit ?  
C'est l'ensemble, récapitulé, à mon avis, qu'on voit,  
non certes par essence, mais par participation.  
En effet, tu allumes un feu à un feu, c'est le feu tout entier que tu prends,  
et pourtant le feu reste, non partagé, sans avoir rien perdu,  
bien que le feu transmis soit séparé du premier  
et passé à beaucoup de lampes, car c'est un feu matériel.  
Mais celui-ci est spirituel, il est indivisible,  
absolument impossible à séparer et à partager.  
Non pas un feu qu'on transmet et qui en forme plusieurs autres,  
mais à la fois il demeure indivisible et se trouve en moi.  
Il se lève en moi, au dedans de mon pauvre  
coeur, tel le soleil, ou tel le disque solaire  
il se montre sphérique, lumineux, oui, tel une flamme.  
Je ne sais – je le répète – ce que je puis en dire  
et je voulais me taire – si seulement j'avais pu ! –  
mais la merveille redoutable fait bondir mon coeur  
et ouvre ma bouche, ma bouche souillée,  
et, malgré moi, me fait parler et écrire.  
Toi qui t'es levé à l'instant dans mon coeur enténébré,  
toi qui m'as montré des merveilles que mes yeux n'avaient point vues,  
toi qui es descendu jusqu'en moi comme dans le dernier de tous,  
toi qui m'as fait disciple et fils d'un apôtre  
moi que le terrible dragon homicide  
retenait auparavant comme ouvrier et instrument de toute iniquité,  
– toi le soleil d'avant tous les siècles qui as brillé dans les enfers  
et qui as ensuite éclairé mon âme plongée dans les ténèbres  
et m'as fait, don d'un jour sans déclin  
– oh ! la chose difficile à croire pour les lâches et paresseux de mon espèce !

toi qui as comblé de tous les biens la misère qui m'habitait,  
toi-même, donne-moi une voix, fournis-moi des paroles  
pour raconter à tous tes oeuvres stupéfiantes  
et ce que tu opères (encore) aujourd'hui en nous tes serviteurs),  
afin que ceux qui dorment dans les ténèbres de la négligence  
et qui disent : «Impossible aux pécheurs de se sauver»  
et comme Pierre et les autres apôtres, saints,  
bienheureux et justes, de trouver, eux, miséricorde  
connaissent et apprennent que, pour une bonté  
telle que la tienne, cela était facile et l'est encore et le sera !  
Et ceux qui croient te posséder, toi la lumière du monde entier,  
et qui disent ne pas le voir, ne pas être dans la lumière,  
ne pas être éclairés, ne pas te contempler sans cesse, ô Sauveur,  
qu'ils apprennent que tu n'as pas éclairé leur pensée  
ni habité dans leur coeur souillé,  
et qu'ils ont tort de se réjouir pour de vaines espérances  
en s'imaginant voir ta lumière après leur mort.  
Non, c'est dès ici-bas que les arrhes, c'est ici-même que le sceau,  
toi, Sauveur, tu les donnes aux brebis placées à ta droite;  
si pour chacun, en effet, la mort ferme la porte,  
si après le trépas pour tous pareillement il n'y a plus rien à faire  
et si nul ne saurait plus agir bien ou mal,  
– ô mon Sauveur, alors tel chacun sera trouvé tel il restera.  
Voilà ce qui m'effraie, Maître, voilà ce qui me fait trembler,  
voilà ce qui dessèche tous mes sens :  
comme un aveugle mort et parti d'ici-bas  
ne verra jamais plus sensiblement ce soleil,  
même si, ressuscitant, il doit recouvrer la lumière de ses yeux,  
de même celui dont l'esprit est aveugle, s'il meurt,  
ne verra pas non plus le soleil spirituel, c'est-à-dire toi, mon Dieu;  
mais il sortira des ténèbres pour s'en aller dans les ténèbres  
et pour l'éternité il restera séparé de toi.  
Nul homme, Maître, de ceux qui croient en toi,  
nul de ceux qui ont été baptisés en ton nom,  
ne pourra supporter ce lourd et redoutable fardeau  
d'être séparé de toi, ô miséricordieux; terrible affliction,  
terrible, intolérable, éternelle souffrance !  
Quoi de pire, en effet, que d'être séparé de toi, Sauveur ?  
Quoi de plus douloureux que d'être retranché de la vie,  
de vivre là-bas comme un cadavre, privé de la vie,  
d'être privé de tous les biens à la fois ?  
Oui, qui de toi se sépare est privé de tout bien,  
car il n'en sera pas alors comme il en va sur terre maintenant.  
Maintenant, en effet, ceux qui t'ignorent ont les plaisirs corporels.  
Sur cette terre ils se réjouissent, bondissent comme des bêtes;  
ils possèdent ce que tu leur as donné pour en jouir en cette vie;  
ils ne voient que cela, et ils s'imaginent qu'il en est de même  
de ce qui suit le départ de l'âme, le départ de cette vie.  
Mais c'est une fausse conjecture, une fausse opinion  
quand ils prétendent être, pas avec toi sans doute,  
mais du moins dans le repos  
et qu'ils se préparent un certain lieu – ô folie ! –  
qui ne recevrait pas de lumière mais serait aussi dépourvu de ténèbres,  
en dehors du Royaume, mais aussi en dehors de la géhenne,  
à la fois loin du festin et loin du feu du châtement;  
et c'est là que les malheureux souhaitent de parvenir,  
disant qu'ils n'ont pas besoin de ta gloire éternelle  
ou du Royaume des cieux, et qu'ils y sont dans le repos.  
Hélas quel n'est pas leur aveuglement, quelle n'est pas leur ignorance,  
quel n'est pas leur malheur, et leurs vaines espérances !

Nulle part cela n'est écrit et cela ne sera pas non plus;  
mais, dans la lumière de tous les biens, ceux qui auront agi divinement,  
dans les ténèbres du châtement, les artisans du mal,  
et au milieu, un abîme effrayant séparant les uns des autres,  
comme tu nous l'as toi-même appris, toi qui as préparé tout cela.  
Oui, pour l'homme qui tombe au milieu, ce sera pire  
que les plus effroyables supplices, que les pires châtements;  
dans un abîme de tourments, dans un gouffre de perdition  
il roulera, le malheureux, il sera entraîné  
là où il est difficile de marcher, pour ceux qui, dans les tourments  
voudraient passer dans la terre des justes  
mais qui préfèrent, dans le feu redoutable être réduits en cendres  
plutôt que de se jeter dans cet effroyable gouffre.  
Ainsi donc, ceux qui souhaitent se trouver là après le trépas,  
que de larmes ils méritent, que de lamentations,  
parce que, comme des troupeaux sans intelligence, ils sont parfaitement stupides,  
ils souhaitent leur propre malédiction, ils s'égarerent eux-mêmes.  
C'est toi le Royaume des cieux, c'est toi, ô Christ, la terre promise aux doux,  
toi la prairie du paradis, toi la salle du banquet divin,  
toi la chambre des noces ineffables, toi la table ouverte à tous,  
toi le pain de vie, toi le breuvage inouï,  
toi à la fois l'urne pour l'eau et l'eau de la vie,  
toi encore la lampe inextinguible pour chacun des saints,  
toi le vêtement et la couronne, et celui qui distribue les couronnes,  
toi la joie et le repos, toi les délices et la gloire, toi l'allégresse, toi la félicité;  
et ta grâce, ô mon Dieu, brillera comme le soleil,  
grâce de l'Esprit de toute sainteté, en tous les saints;  
et tu brilleras, inaccessible soleil, au milieu d'eux  
et tous resplendiront, en proportion de leur roi,  
de leur ascèse, de leur espérance et de leur charité,  
de leur purification et de leur illumination par ton Esprit,  
ô Dieu, seul longanime et Juge de tous les hommes.  
Ils recevront des demeures et des lieux différents :  
leur degré d'éclat, leurs degrés dans la charité  
et la vision (qu'ils auront) de toi, tandis que la mesure de grandeur  
de leur gloire, de leur jouissance, de leur réputation  
distinguera leurs maisons, leurs merveilleuses demeures.  
Voilà les tentes différentes, voilà les maisons nombreuses;  
voilà les robes éclatantes des nombreuses dignités  
et les couronnes variées, les pierres et les perles,  
et les fleurs inflétrissables offrant un aspect surprenant;  
voilà les lits et les couches, les tables et les trônes  
et tout ce qui peut procurer les plus suaves délices :  
c'était, c'est et ce sera de te voir, et seulement de te voir.  
Ceux donc, je le répète, qui ne voient pas ta lumière  
et ne sont pas vus de toi, mais retranchés  
de ta vue en qui sont tous les biens, sont privés de ces biens.  
Où donc trouveraient-ils le bien-être, où donc un lieu sans souffrance ?  
où donc habiteront-ils alors qu'ils ne sont pas devenus droits ?  
puisque «devant ta face ce sont les droits qui habiteront,»  
puisque, pour eux aussi, c'est dans la rectitude du cœur que tu formes tes traits  
et que c'est avec ta forme qu'ils habitent en toi, ô mon Christ,  
ô merveille, incroyable don de ta bonté !  
que les hommes puissent être «en forme de Dieu»  
et qu'en eux prenne forme celui que rien ne peut contenir,  
le Dieu immuable, inaltérable par nature,  
qui veut venir habiter dans tous ceux qui en sont dignes,  
de sorte que chacun possède entièrement en soi le grand Roi  
et le Royaume même et tous les biens du Royaume,  
et qu'il brille – comme a brillé dans sa Résurrection» mon Dieu –

plus que les rayons de ce soleil que nous voyons :  
et voici que les hommes, debout près de Celui qui les a glorifiés,  
resteront stupéfaits, par l'excès de la gloire  
et l'incessant accroissement de la splendeur divine.  
Le progrès en effet sera sans fin, au long des siècles,  
puisque l'arrêt de la croissance vers cette fin infinie  
ne serait rien d'autre que la saisie de l'insaisissable  
et que deviendrait objet de satiété celui dont nul ne peut se rassasier;  
au contraire, d'en être comblé et d'être glorifié dans sa lumière  
creusera un progrès sans fond et un commencement indéfini :  
de même que, tout en possédant le Christ qui a pris forme au-dedans d'eux  
ils se tiennent auprès de lui qui brille (d'une lumière) inaccessible,  
de même en eux la fin devient principe de la gloire  
et – pour t'expliquer plus clairement ma pensée –  
dans la fin ils auront le principe et dans le principe la fin.  
Considère, je t'en prie, que celui qui est comblé n'a pas besoin de plus,  
tandis que la fin de l'infini, nul coureur ne l'atteindra.  
Que passe en effet ce ciel que nous voyons  
avec la terre et tout ce qu'elle contient, représente-toi (alors) ce que j'ai dit :  
on atteindra le lieu où l'on trouvera son achèvement,  
je ne parle pas d'un lieu corporel, mais par l'esprit tu pourras  
atteindre la plénitude du monde incorporel :  
ce n'est pas le monde, mais l'air comme il était avant,  
même pas l'air, mais ce réceptacle inexprimable qu'on appelle le Tout  
et qui est un abîme indéfini, de tous côtés,  
tout entier également dans tous les sens, de part et d'autre :  
c'est ce Tout qui est empli de la divinité de Dieu.  
Aussi ceux qui en ont leur part, qui y ont leur demeure,  
comment l'embrasseraient-ils tout entier, pour en être rassasiés ?  
comment atteindraient-ils la fin de ce qui n'a pas de fin, dis-moi ?  
Cela est impossible, de toute façon, il n'y a pas moyen :  
et c'est pourquoi, ni dans les saints qui vivent ici-bas,  
ni dans ceux qui sont déjà passés de l'autre côté, en Dieu,  
une telle pensée ne saurait pénétrer;  
recouverts qu'ils sont par la lumière de la gloire divine !  
ils sont éclairés, ils brillent, ils jouissent de ces délices  
et ils savent vraiment, dans une totale certitude,  
que l'achèvement en sera indéfini  
et que la croissance de ta gloire jaillira éternellement.  
Mais ceux qui sont tombés en dehors de Dieu,  
je me demande bien où est leur place ?  
eux qui se sont écartés loin de celui qui est partout,  
et c'est vraiment, frères, une merveille pleine d'un grand effroi  
et qui exige la réflexion d'un esprit illuminé  
pour bien la comprendre et ne pas tomber dans l'hérésie,  
faute de croire aux paroles de l'Esprit divin :  
eux aussi, bien sûr, seront à l'intérieur du Tout,  
mais en dehors de la lumière divine, et réellement en dehors de Dieu.  
De même en effet que les aveugles, alors que le soleil brille,  
bien que tout entiers baigne de sa clarté, passent leur vie hors de la lumière  
dont ils sont séparés par les sons et par la vue,  
de même dans le Tout (luit) la divine lumière de la Trinité,  
et au milieu de cette lumière les pécheurs enfermés dans les ténèbres  
sans voir, sans aucun sens divin,  
mais brûlés dans leur conscience  
et condamnés, connaîtront l'indicible affliction  
et la douleur sans nom, pour l'éternité.

*Quel changement s'est produit en ce père; comment, au plus haut point de la pureté, il s'est uni à Dieu; quel il avait été, et quel il devint; c'est ce que montrent maintenant ses poèmes d'amour adressés à Dieu. A la fin, il parle en théologien des anges.*

Quelle est ta miséricorde sans mesure, Sauveur ?  
Comment as-tu daigné me faire membre de ton corps,  
moi l'impur, le prodigue, le prostitué ?  
Comment m'as-tu revêtu de la robe éclatante,  
fulgurante d'une splendeur d'immortalité,  
qui change en lumière tous mes membres ?  
Car ton corps, ton corps immaculé, divin,  
est tout fulgurant du feu de ta divinité  
auquel il est indiciblement mêlé et conjoint;  
et c'est la faveur que tu m'as faite aussi, mon Dieu.  
En effet, cette sordide et périssable dépouille  
unie à ton corps tout immaculé  
et mon sang mêlé à ton sang,  
je me suis uni, je le sais, également à ta divinité  
et suis devenu ton corps très pur,  
membre brillant, membre réellement saint,  
membre resplendissant, transparent, lumineux.  
Je vois la beauté, je considère l'éclat,  
je reflète la lumière de ta grâce;  
et je contemple avec stupeur celle splendeur indicible,  
je suis hors de moi en pensant à moi-même :  
ce que j'étais, ce que je suis devenu – ô merveille!  
Je prends garde, je ressens devant moi-même un respect,  
une révérence, une peur, comme devant moi-même,  
et je ne sais que faire, devenu tout timide,  
où m'asseoir, de qui m'approche,  
et où poser ces membres qui sont les tiens,  
à quelles œuvres, à quelles actions, ces membres  
je pourrais bien les employer, redoutables qu'ils sont et divins.  
Donne-moi de parler, et aussi de faire ce que je dis,  
à mon Artisan, mon Créateur, mon Dieu !  
– car si ce que je dis je ne le réalise pas effectivement,  
je suis devenu un airain qui résonne vainement à grand bruit  
sans percevoir le son des coups.  
Non, ne me délaisse pas, ne m'abandonne pas,  
ne me laisse pas errer, mon Sauveur,  
moi misérable, pauvre et étranger,  
débiteur envers toi de dix mille talents,  
mais, comme tu fis jadis, agis encore aujourd'hui, ô Verbe !  
Alors en effet, héritage, territoire entier de mes ancêtres,  
père, frères, mère, parents et étrangers  
et tout le reste de ma famille et de mes amis,  
tu m'as séparé d'eux, moi pécheur  
plus misérable qu'eux tous, ô Sauveur,  
et tu m'as recueilli dans tes bras immaculés  
moi qui m'étais montré ingrat envers les bienfaits.  
Ainsi, maintenant encore, aie pitié, miséricordieux.  
– Comme alors ou plutôt davantage encore, ô mon Dieu,  
laisse-toi attendrir, entoure-moi de ta protection,  
apaise les mouvements de ma colère  
et rends-moi capable de supporter avec patience  
toute épreuve et toute peine de cette vie,  
tout ce que ma propre méchanceté m'attire,  
tout ce que la jalousie des démons (invente pour) me tenter,

saint Syméon le Nouveau Théologien

et tout ce que ceux de mes frères qui sont plus faibles  
m'attirent par leurs paroles et leurs actions, hélas !  
puisque mes propres membres m'épuisent  
et que c'est à cause d'eux encore que je souffre ces peines.  
Ce sont mes pieds qui m'entraînent, moi dont le rôle est d'être la tête,  
je marche pieds nus et je me déchire aux épines,  
je souffre par trop, je ne peux plus supporter cette douleur :  
un de mes pieds va de l'avant  
mais un autre retourne en arrière,  
ils me tirent, ils me traînent à hue et à dia.  
Je suis écartelé, je tombe par terre,  
je ne peux pas dans ces conditions les suivre tous,  
rester par terre est pénible et marcher dans ces conditions  
est pire que de rester par terre,  
cela dépasse tous les autres malheurs.  
Seigneur, donne-moi (un coeur) brisé, affligé  
et daigne, dans les ténèbres de cette vie,  
en ce monde-ci, en ce lieu de misère,  
me permettre de te servir, de bien t'honorer  
et d'observer tes saints commandements.  
Je te rends grâce, parce que tu m'as donné de vivre,  
de te connaître et de t'adorer, mon Dieu :  
car la vie, c'est de te connaître, toi le seul  
Dieu, Créateur et Auteur de tout,  
non engendré, non créé, sans principe, unique,  
et ton Fils, engendré de toi,  
et procédant de toi l'Esprit très saint,  
la trine unité digne de toute louange,  
dont l'adoration et la vénération religieuse  
surpassent toute autre gloire  
qu'on pourrait citer sur terre ou dans les cieux.  
Qu'y a-t-il chez les anges, qu'y a-t-il chez les archanges,  
les dominations, les chérubins et les séraphins  
et toutes les autres armées célestes  
comme gloire ou comme lumière d'immortalité,  
quelle joie, quelle splendeur de vie immatérielle,  
sinon l'unique lumière de la sainte Trinité,  
indivisiblement divisée en trois,  
lumière qui subsiste, unique, en trois personnes  
et se fait connaître de façon inconnaissable, selon sa volonté,  
car il n'est pas possible à la créature de connaître  
totalement le Créateur, de la même façon que lui-même  
se connaît par nature,  
c'est par grâce que voient et perçoivent  
tous les anges et toute nature créée;  
ils n'embrassent pas (la réalité) mais ils perçoivent,  
selon que voudra se faire connaître ou apparaître  
aux aveugles la lumière – ou même à des êtres qui voient;  
sans lumière, en effet, l'oeil ne voit pas  
mais c'est de la lumière qu'il reçoit la vision,  
puisque c'est par elle qu'il a été créé.  
Cite-moi un être incorporel ou corporel,  
tu trouveras que c'est Dieu qui a tout fait;  
qu'on te parle d'un être quelconque, ceux du ciel,  
ceux de la terre ou ceux des abîmes,  
pour eux aussi, pour tous, il n'y a qu'une vie, une gloire,  
un désir et un royaume,  
une unique richesse, joie, couronne, victoire, paix  
ou tout autre éclat que ce soit :  
la connaissance du Principe et de la Cause

saint Syméon le Nouveau Théologien

d'où tout est venu, d'où tout a pris naissance.  
C'est là ce qui maintient les choses d'en haut et les choses d'en bas,  
c'est là ce qui met en ordre tous les êtres spirituels,  
c'est là ce qui garde dans la soumission tous les êtres visibles.  
C'est là ce qui assura la stabilité des anges  
quand ils grandirent en connaissance et redoublèrent de crainte  
en voyant Satan tomber  
et ses compagnons emportés par la présomption.  
C'est cela seul qu'oublièrent tous ceux  
qui tombèrent, esclaves de leur orgueil;  
tandis que tous ceux qui en conservèrent la connaissance,  
soulevés par la crainte et l'amour  
s'attachèrent à leur Seigneur.  
Ainsi la reconnaissance de sa seigneurie  
produisait aussi l'accroissement de leur amour  
parce qu'ils voyaient mieux et plus clairement  
l'éclat fulgurant de la Trinité  
et qu'en retour ceci chassait loin d'eux  
toute autre pensée et rendait immuables  
ceux qui à l'origine avaient reçu une nature muable  
et qui demeurent (maintenant) dans la hauteur céleste.

*Qu'est-ce que le moine, quelle est son activité, à quelle hauteur sublime de contemplation l'auteur s'est élevé.*

Le moine est celui qui est pur du monde  
et s'entretient continuellement avec Dieu seul;  
il le voit et en est vu, l'aime et en est aimé,  
et devient lumière, parce qu'éclairé de manière ineffable;  
glorifié, il se voit toujours plus pauvre :  
intime, il est comme un étranger  
– ô merveille totalement étrange et inexprimable !  
A cause de ma richesse infinie je suis un indigent  
et pense ne rien avoir, quand je possède tellement,  
et je dis : «J'ai soif,» par surabondance des eaux  
et «qui me donnera,» ce que je possède en abondance,  
et «où trouverai-je,» celui que mes yeux voient chaque jour.  
«Comment saisirai-je» celui qui est au dedans de moi,  
et en dehors du monde, puisque totalement invisible ?  
– Que celui qui a des oreilles pour entendre entende  
et comprenne en vérité les paroles de l'illettré !

*Instruction aux moines qui viennent de renoncer au monde et aux hommes du monde; sur la confiance que chacun doit avoir envers son père.*

Quitte le monde entier et ceux qui sont dans le monde,  
attache-toi seulement à la bienheureuse affliction,  
pleure seulement sur tes mauvaises actions  
puisque ce sont elles qui t'ont séparé  
du Créateur de tout, le Christ, et de ses saints.  
Ne te soucie de rien d'autre que de cela,  
que ton corps même te soit comme un étranger,  
baisse les yeux comme un condamné  
et, en suivant le chemin qui conduit à la mort,  
gémis sans cesse du fond du coeur;  
ne lave plus ton visage, sinon de tes larmes,  
et les pieds, qui ont couru vers le mal,  
qu'il ne soit plus question de les baigner,  
bien plus, tiens tes mains jointes,  
n'aie pas l'effronterie de les lever vers Dieu  
après les avoir si souvent tendues vers le péché.  
Maîtrise de toutes tes forces ta langue impétueuse  
si encline, elle aussi, au péché,  
car c'est par elle, toute seule, que, même parmi les plus grands,  
beaucoup ont glissé hors du droit chemin  
et ont perdu le Royaume des cieux.  
Avant même ta bouche, ferme tes oreilles  
pour ne rien écouter des honteuses vanités,  
alors aussi, peut-être, tu seras maître de ta langue.  
Écoute seulement les avertissements de ton père,  
réponds-lui avec humilité  
et, comme à Dieu, dis-lui tes pensées,  
jusqu'à une simple tentation, sans rien cacher,  
sans rien faire en dehors de son avis,  
ni dormir, ni boire ou manger.  
Et quand tu auras observé cela pendant des années,  
ne crois pas avoir réussi quelque chose de grand :  
tu as (bien) semé dans la sueur et la peine,  
mais tu n'as pas encore récolté le fruit de tes labeurs.  
Ne t'égare donc pas, ne crois pas avoir trouvé  
avant d'avoir acquis les yeux de l'âme  
et que soient purifiées les oreilles de ton coeur,  
nettoyées de leur crasse par tes larmes,  
avant de commencer à voir et à entendre spirituellement  
et à être changé dans tous tes sens.  
Oui, tu contempleras beaucoup de choses ineffables  
et en entendras davantage encore, de la façon la plus soudaine  
que tu ne pourras pas exprimer avec ta langue.  
C'est donc une merveille redoutable, d'entendre par l'esprit  
et de voir ainsi, c'est la merveille des merveilles.  
Aucune pensée charnelle, jamais, pour un homme de cette sorte,  
mais il foule la terre comme s'il marchait dans les airs  
il voit tout, jusqu'au fond des abîmes  
et il comprend toutes les créatures,  
il reconnaît Dieu, il reste stupéfait de frayeur  
et il l'adore et le glorifie comme créateur.  
Or c'est une grande chose de reconnaître sa seigneurie  
encore que tout le monde se figure le savoir,  
ma~s la plupart se trompent, n'en doute pas !

saint Syméon le Nouveau Théologien

Ceux qui le savent, c'est ceux qui sont illuminés  
mais tous les autres, ô terrible ignorance,  
sont plus enténébrés que les démons eux-mêmes.  
Mais, ô Seigneur, créateur de l'univers,  
qui, de la terre, m'as fait vivant et mortel  
et qui m'as honoré d'une grâce immortelle,  
qui m'as donné de vivre, de parler et de me mouvoir  
et de te glorifier, toi le Maître de tout,  
donne-moi toi-même, Maître, à moi misérable,  
de tomber à tes pieds, et de te demander ce qui m'est bon.  
C'est que j'ignore comment j'ai été créé dans le monde  
et ce que sont les choses d'ici-bas auxquelles on attribue l'existence,  
ce qu'est la vue, ma vue, ô mon Dieu.  
ce que sont les choses visibles, je ne peux le dire,  
comment, hommes, nous sommes tous tombés dans la vanité,  
incapables d'un jugement vrai sur les êtres,  
C'est (d')hier, tout juste, que je suis venu, et demain je m'en vais  
et je pense vivre éternellement ici-bas.  
Tu es mon Dieu, je le confesse devant tout le monde  
et par mes actions, chaque jour, je te renie;  
je n'ignore pas que tu es (le) créateur de tout ?  
et sans toi je m'efforce de tout avoir;  
c'est toi le Roi des choses d'en bas et des choses d'en haut  
et moi, moi seul, sans trembler, je te tiens tête.  
Donne-moi, donne à l'indigent, donne au misérable  
de rejeter toute perversité de mon âme  
que l'enflure et le vain orgueil  
écrasent et broient tout à la fois, hélas !  
Donne-moi l'humilité, tends une main secourable,  
purifie la souillure de mon âme  
et accorde-moi des larmes de pénitence,  
des larmes de regret, des larmes de salut,  
des larmes qui dissipent les ténèbres de mon intelligence  
et me fassent briller d'un éclat d'en haut  
moi qui désire te voir, lumière du monde,  
lumière de mes yeux, à moi, misérable  
dont le coeur est plein des maux de cette vie,  
en butte aux persécutions sans nombre et à la jalousie  
des acteurs du drame de mon exil  
ou, pour mieux dire, de mes bienfaiteurs,  
de mes maîtres, de mes véritables amis :  
en retour de ces maux donne-leur, ô mon Christ des biens  
les biens éternels, les vraies richesses, les biens divins  
que tu as préparés pour les siècles des siècles  
à ceux qui te désirent et t'aiment avec ardeur.

*Distiques alphabétiques du même auteur : exhortation et itinéraire vers la perfection, pour celui qui vient de quitter le monde.*

Au commencement, mets le Christ et une foi fervente,  
et alors, quitte le monde.  
Progresse en fuyant parents et amis,  
car cela est profitable pour les commençants.  
Avance, dépouillé de toute matière, vers l'Immatériel,  
tu ne trouveras rien de meilleur pour t'aider dans la lutte,  
en rejetant loin de toi toute lâcheté,  
car puissant est le Maître en qui tu t'es réfugié,  
et en acquérant au contraire une espérance certaine,  
car il prend souci des petits moineaux.  
Prends sur toi le joug léger, le Seigneur,  
– car grande est la récompense future –  
le Don qui, mortels, nous sauve tous,  
puisque nous avons été achetés au prix d'un sang divin,  
et fait de nous des dieux, par la puissance de celui qui nous appelle,  
car c'est (le fruit de) l'incarnation du Maître,  
afin que tu connaisses, par l'action, le résultat de les actions,  
miracle plus étonnant que tout ce qu'on peut voir.  
Il y a bon profit pour toi à retrancher tes volontés.  
cela fait de toi un martyr de ta conscience.  
Accomplis les paroles et les ordres de ton père,  
– car ils te guideront sur une route sans obstacles  
– jusqu'à la mort, car cela est un sommet sublime;  
Dieu, c'est clair, pour toi a cela.  
Considère-toi comme (le) plus vil de tous  
– c'est cela qui te rend premier dans le Royaume –  
et comme un étranger plus pauvre, plus humble que quiconque,  
ce sont do grandet vertus si tu y parviens.  
Tu deviendras en tout imitateur de ton Maître  
et qu'y a-t-il de meilleur que cela ?  
Que ne réalise pas l'affliction quotidienne ?  
elle est douce, en effet, plus que nourriture et boisson,  
elle enseigne la science de cc qui passe et de ce qui demeure,  
car elle détache d'abord du monde entier.  
Cultive le silence, qui conservera ces biens,  
car il tranche toute espèce de racine inutile,  
garde toujours le souvenir de la mort,  
car c'est lui qui produit l'humilité.  
Tout cela purifiera et éclairera ton cœur,  
ô merveille à laquelle tous aspirent  
et tu mériteras de voir parfaitement la lumière divine,  
car elle est un trait immatériel venu de l'Immatériel.  
Mais c'est le Christ, la suprême charité,  
– celui qui la possède est Dieu par adoption –  
qui illumine les âmes qui le cherchent;  
seules, celles-ci vivront, que nul ne s'y trompe !  
ô charité qui nous fais dieux, qui est Dieu !  
objet de stupeur, réalité hors de nos prières.

*Quatrains du même autour par où nous voyous l'amour que, dès ici-bas, il avait pour Dieu.*

Comment es-tu à la fois source de feu,  
comment aussi, fontaine de rosée  
Comment à la fois brûlure et douceur,  
comment remède à toute corruption ?  
Comment, hommes, nous fais-tu dieux,  
comment, l'obscurité, la rends-tu lumière  
Comment fais-tu remonter des enfers,  
comment rends-tu impérissables les mortels  
Comment tires-tu l'obscurité à la lumière,  
comment triomphes-tu de la nuit ?  
comment illumines-tu le coeur ?  
comment me transformes-tu tout entier ?  
Comment ne fais-tu qu'un avec les hommes,  
comment les rends-tu fils de Dieu,  
comment les brûles-tu de ton amour,  
comment les blesses-tu sans épée ?  
Comment peux-tu patienter, comment peux-tu supporter,  
Comment ne pas rétribuer sur-le-champ ?  
Comment, toi qui demeures en dehors de tous les êtres,  
vois-tu les actions de tous ?  
Comment, toi qui le trouves (si) loin de nous,  
regardes-tu la conduite de chacun ?  
Donne la patience à tes serviteurs,  
que l'affliction ne les submerge !

Supplique à Dieu : comment, s'unissant à Dieu et voyant agir en lui-même la gloire de Dieu, l'auteur était dans la stupeur.

Comment est-ce que je t'adore au-dedans de moi, et je t'aperçois au loin,  
comment est-ce que je te saisis en moi, et je te vois dans le ciel ?  
Toi seul le sais, toi l'auteur de ces choses, qui brilles tel  
le soleil en mon coeur, mon coeur matériel, immatériellement,  
Toi qui as fait resplendir sur moi la lumière de ta gloire, ô mon Dieu,  
par ton apôtre, ton disciple, ton serviteur,  
le grand saint Syméon, brille toi-même, aujourd'hui encore, en moi  
et apprends-moi dans l'esprit à lui chanter des hymnes  
nouveaux à la fois et antiques, divins et secrets,  
pour que, grâce à moi, soit proclamée merveilleuse ta connaissance, ô mon Dieu.  
et que ta sagesse, ta grande sagesse, éclate toujours davantage,  
et tous alors te loueront, en entendant, ô mon Christ,  
que je parle dans des langues nouvelles par ta grâce.  
Amen, qu'il en soit fait, Seigneur, selon ta volonté.  
Moi je peine, moi je souffre, dans mon âme misérable  
quand au dedans d'elle apparaît le clair éclat de ta lumière :  
En moi l'amour a nom souffrance et il l'est.  
Souffrance de ne pouvoir t'embrasser tout entier  
et me rassasier comme je le désire – voilà ce qu'il est, et je gémiss.  
Et pourtant, parce que je te vois, cela me suffit,  
cela sera ma gloire, ma joie, ma couronne royale  
et, par-dessus tous les charmes et tous les attraits du monde,  
cela fera de moi l'égal des anges,  
voire m'élèvera, ô mon Maître, au-dessus d'eux.  
Car, si par ton essence tu es pour eux invisible  
et inaccessible par ta nature, mais qu'à moi tu le montres,  
c'est bien que, par l'essence de ta nature, tu te mêles à moi;  
point de division en effet entre tes (prophètes), point de séparation,  
la nature est ton essence et ton essence ta nature.  
Ainsi, communiant à la chair, je participe à ta nature  
et je prends réellement ma part de ton essence,  
communiant à ta divinité, bien plus en devenant  
héritier dans mon corps, je me vois supérieur  
aux incorporels, je deviens fils de Dieu comme tu l'as dit  
non pour les anges, mais pour nous, nous appelant dieux en ces termes :  
«J'ai dit : Vous êtes des dieux et les fils du Très-Haut, vous tous.»  
Gloire à ta miséricorde et à ton économie,  
parce que tu es devenu homme, toi qui es Dieu par nature,  
sans changement ni confusion, pour toujours Dieu et homme,  
et que tu m'as fait dieu, moi mortel de ma nature,  
dieu par adoption, dieu par ta grâce, au moyen de ton Esprit,  
unissant miraculeusement, Dieu que tu es, les deux extrêmes.

*Quels sont ceux à qui Dieu se manifeste et ceux qui entrent en possession du bien par la pratique des commandements.*

Comment regardes-tu, toi qui demeures caché, comment observes-tu tous les êtres, comment, sans que nous te voyions, peux-tu nous voir tous ?

Mais ce ne sont pas tous ceux que tu vois, que tu connais, mon Dieu, ce sont seulement ceux qui t'aiment que tu connais avec amour et c'est à eux tout particulièrement que toi-même te manifestes

soleil qui demeures caché pour toute nature mortelle,

Tu t.e lèves dans ceux qui t'appartiennent, par eux tu te fais voir, et en toi se lèvent ceux qui d'abord étaient dans les ténèbres, adultères, fornicateurs et débauchés, pécheurs, publicains.

Par le repentir ils deviennent fils de ta lumière divine, mais la lumière que peut-elle engendrer sinon la lumière ?

ils sont donc eux aussi lumière,

enfants de Dieu, comme il est écrit, et dieux par grâce.

Tous ceux qui garderont comme il faut tes divins commandements,

tous ceux qui rejetteront le monde vain et trompeur,

tous ceux qui haïront sans haine leurs parents et leurs frères;

en les regardant comme des étrangers; des passants en cette vie,

tous ceux qui se dépouilleront de richesse et de fortune

et renieront totalement l'attachement passionné envers elles,

tous ceux qui, de toute leur âme, à cause de la gloire céleste,

rejetteront avec horreur la gloire vaine et les louanges des hommes,

tous ceux qui ont parfaitement retranché leur volonté propre

et sont devenus comme des brebis sans malice envers leurs bergers,

tous ceux qui, par le corps, sont désormais morts à toute mauvaise action,

à force d'avoir sué dans les travaux de la vertu,

ne vivant plus que par la volonté de celui, qui les guide,

par l'obéissance immolés, mais rendus à la vie,

tous ceux que la crainte de Dieu et la pensée de la mort

font pleurer chaque nuit et chaque jour

et tomber en esprit aux pieds de leur Maître

pour demander sa pitié et le pardon de leurs fautes,

ceux-là entrent en possession du bien par la pratique

intégrale du bien, en gémissant chaque jour

et, en frappant sans relâche, ils attirent la miséricorde.

Ceux-là, par des prières fréquentes, par des paroles inexprimables

et par des flots de larmes, purifient leur âme

et, en la voyant se purifier, ces hommes

s'enflamment du feu de l'amour et du feu du désir

afin de la contempler parfaitement purifiée;

mais comme ils sont impuissants à trouver la perfection de la lumière,

la purification est indéfinie pour eux.

Plus en effet je serai purifié et illuminé, malheureux,

plus apparaîtra l'Esprit qui me purifie,

et (plus) chaque jour, il me semble, je commence à être purifié et à voir.

Dans un abîme sans limites, dans une hauteur sans mesure,

qui pourra trouver un milieu ou une fin ?

Je n'ignore pas sa grandeur, mais je ne peux la mesurer ,

je désire toujours davantage et à chaque instant je gémis,

car ce que j'ai reçu est peu – même si cela me paraît beaucoup

au regard de ce que je soupçonne exister encore loin de moi,

que je vois et que je désire, croyant ne rien avoir,

sans me rendre aucun compte de la richesse déjà reçue.

J'ai beau voir le soleil, je n'en tiens pas compte.

Comment cela ? écoute et sois persuadé de ce que j'éprouve :

doux est le soleil, indiciblement, à ressentir,

et il attire l'âme à un désir inexprimable et divin;  
elle, en le voyant, s'embrase et brûle de désir  
et voudrait contenir en elle-même tout ce qui lui apparaît,  
mais elle ne peut pas, et de cela elle s'afflige  
et ne tient pas pour un bien de voir ou d'éprouver.  
Lors donc que celui que je vois, que rien ne peut contenir,  
que nul en vérité ne peut approcher, voudra avoir pitié  
de mon âme affligée et humiliée,  
aussitôt, tel qu'il se laisse voir brillant devant mon visage,  
tel il se fait voir tout entier en moi, fulgurant,  
et lui tout entier me comble d'une joie entière, d'une totale convoitise,  
d'une douceur, moi pauvre créature, toute divine ...  
soudain changement, étrange transformation,  
ce qui s'accomplit en moi est inexprimable.  
Si en effet quelqu'un voyait ce soleil  
que nous voyons tous, descendre au dedans de son cœur,  
y habiter tout entier et tout entier y briller,  
ne resterait-il pas, d'étonnement, mort et sans voix,  
et tous ceux qui le verraient, frappés de stupeur?  
Mais celui qui voit le créateur du soleil, tel un flambeau,  
briller au dedans de lui, y agir, y parler,  
comment à cette vue ne serait-il pas frappé de stupeur, frissonnant,  
comment n'aimerait-il pas celui qui lui donne la vie ?  
Les hommes aiment les hommes, leurs semblables,  
lorsqu'ils leur semblent avoir quelque chose de plus que les autres :  
et le Créateur de tous les êtres, le seul immortel,  
celui qui peut tout en nous, qui le verra sans le désirer ?  
C'est pour en avoir seulement entendu parler que la plupart crurent et l'aimèrent,  
à cause de lui les saints moururent et ils vivent,  
mais ceux qui jouissent de sa vue, de sa lumière,  
connus de lui et le connaissant, comment ne le désireraient-ils pas ?  
Dis-moi, comment pourront-ils ne pas s'affliger sans cesse à cause de lui,  
ne pas mépriser le monde et les choses du monde,  
ne pas renoncer à tout honneur et à toute gloire,  
élevés au-dessus de la gloire de la terre, au-dessus de tout honneur,  
épris d'amour pour Celui qui est étranger à la terre, étranger à tout le visible,  
ou plutôt qui a créé tout le visible  
– oui, et même l'invisible –, épris d'amour pour leur Maître,  
trouvant et recevant la gloire immortelle  
et par là possédant intégralement tous les biens,  
ainsi que toute aspiration, tout désir  
des biens éternels, des réalités divines ?  
C'est à la source même d'éternelle vie qu'ils se sont gorgés :  
à nous aussi, Maître, donne de nous en rassasier à profusion  
ainsi qu'à tous ceux qui le cherchent et t'aiment avec ardeur,  
afin que nous jouissions, nous aussi, avec tes saints  
des biens éternels dans les siècles des siècles. Amen.

*Que, lorsqu'on a part au saint Esprit, on est saisi par sa lumière et transporté au-dessus de toutes les passions, sans ressentir aucun dommage de leur approche.*

Oh Dieu, oh Dieu, Seigneur Tout-Puissant !  
Qui se rassasiera de ta beauté invisible,  
qui sera comblé de ton incompréhensibilité ?  
Qui marchera d'une façon digne de tes commandements  
et verra la lumière de ton visage,  
grande, admirable lumière, que jamais ne saurait contenir  
ce monde lourd et ténébreux,  
lumière qui arrache au monde celui qui la voit  
avec son corps, oh, l'étrange mystère !  
Qui est-ce qui a franchi le rempart de sa chair,  
qui est-ce qui a traversé l'obscurité de la corruption,  
quitté le monde entier et a disparu ?  
Hélas, médiocrité de notre connaissance et de nos mots !  
Où donc en effet a disparu celui qui a franchi les limites du monde  
et qui a passé en dehors de tout ce qu'il voit ?  
Dis-le moi, sagesse des sages tombée dans le mépris  
– pour ne pas dire : frappée de folie par Dieu,  
selon l'expression de Paul et de n'importe quel serviteur de Dieu.  
Le voici l' «homme des désirs,» des désirs de l'Esprit,  
lui, qui par le corps s'approche des corps,  
il peut par l'esprit être saint.  
Car, (une fois) hors du monde et des corps d'ici-bas,  
il n'y a même plus d'appétit pour une passion charnelle  
mais une sorte d'impassibilité, et qui l'a étreinte,  
dans cette étreinte, a trouvé la vie;  
oui, même si tu le vois soi-disant se mal conduire  
comme s'il n'en faisait qu'à sa tête,  
sache que c'est un corps mort qui agit ainsi;  
je ne dis pas un corps sans âme pour le mouvoir  
mais étranger à la convoitise mauvaise;  
car la volupté de l'impassibilité toute belle,  
le baiser ineffable que me donne sa lumière,  
arrache à lui-même, ravit entièrement mon esprit,  
et le saisit, nu, d'une main immatérielle  
sans me laisser tomber hors de son amour  
ou concevoir une pensée passionnée;  
elle m'embrasse sans relâche,  
et le désir embrase mon âme  
et il n'y a plus en moi d'autre sentiment.  
Autant en effet le pain le plus pur surpasse le fumier  
en valeur et en douceur,  
autant les réalités d'en haut surpassent incomparablement  
les réalités d'en bas, pour ceux dont le goût est sain.  
Rougis, sagesse des sages,  
privée de la véritable connaissance !  
C'est en effet là simplicité de nos paroles  
qui possède en fait la vraie sagesse,  
en s'approchant de Dieu et en l'adorant,  
ce Dieu qui donne toute sagesse de vie,  
par laquelle je suis recréé, ou même divinisé,  
contemplant Dieu aux siècles des siècles. Amen.

*Que, par le chagrin, la mort atteint même les plus forts.*

J'ai appris une chose étrange et pleine d'effroi :  
une nature immatérielle, plus dure que la pierre,  
résistant à l'égal du diamant,  
que n'amollit ni le leu ni le fer  
mais qui devient cire, une fois mélangée au plomb.  
Maintenant je le crois : un petit filet d'eau  
à force de temps creuse la dureté d'une pierre.  
Oui, réellement, rien n'est immuable en ce monde.  
Que nul désormais ne croie me tromper !  
Malheur à qui regarde les réalités fugitives de la vie  
comme des choses que l'on retient et qui y trouve son plaisir :  
il souffrira ce que j'ai souffert, le malheureux.  
La nuit m'a séparé de mon très doux frère  
divisant en deux l'indivisible lumière de la charité.

*Notre Père raconte ici, avec stupeur, comment Dieu lui apparut comme aux apôtres Paul et Étienne.*

Quelle est cette merveille nouvelle qui se produit maintenant encore ?  
Maintenant encore, Dieu veut-il donc apparaître aux pécheurs,  
lui jadis monté dans les hauteurs et assis sur son trône  
dans le ciel de son Père, où il demeure caché ?  
Car il s'est caché aux yeux des divins apôtres  
et par la suite seul, nous le savons, Étienne  
vit les cieus ouverts, et alors il dit :  
Je vois le Fils debout à la droite de la gloire du Père,  
et à ces mots, comme coupable de blasphème,  
il est lapidé par les docteurs de la loi en personne,  
il meurt par loi de nature et il vit pour les siècles.  
Pourtant lui c'était un apôtre, lui c'était un sanctifié,  
tout entier rempli de l'Esprit très saint;  
la prédication était à son début, il y avait une foule d'infidèles  
qui, croyant au Christ grâce aux apôtres,  
recevaient la grâce de la foi qui est un don.  
Mais aujourd'hui, que signifie donc cette chose étrange  
qui se passe en moi, et que peut bien signifier  
le prodige foudroyant qui s'accomplit maintenant ?  
Quelle est cette manifestation de bonté pour l'homme, qui vient d'apparaître,  
étrange profusion de douceur, nouvelle source de miséricorde  
qui dépasse de beaucoup celles de jadis ?  
Car beaucoup trouvèrent miséricorde par la bonté de Dieu  
mais, eux, ils présentaient une offrande personnelle, leur foi  
ou bien d'autres vertus et actions agréables,  
tandis que moi, en me voyant dépourvu de tout cela,  
je suis stupéfait, je ne puis supporter  
ce qui m'arrive à moi, prodige dès le sein maternel,  
de la part de ce Dieu qui d'un mot a produit toute la création :  
La pensée m'en fait frissonner, comment l'écrire avec des mots ?  
Quelle main prêterait ses services, quelle plume écrirait,  
quelle parole exprimerait, quelle langue articulerait,  
quelles lèvres prononceraient ce qu'on peut voir en moi  
se faire, se produire tout au long du jour ?  
Bien plus, la nuit même, au sein même de l'obscurité,  
je vois le Christ – ô terreur – m'ouvrir les cieus  
le Christ lui-même qui se penche et se montre à moi  
avec le Père et l'Esprit, lumière trois fois sainte,  
unique dans les trois et les trois en une seule (lumière).  
C'est eux certes qui sont la lumière, elles trois la lumière  
qui, plus que le soleil, éclaire mon âme unique  
et illumine mon esprit, jusque-là enténébré  
car mon esprit ne voyait pas dès le début ce qu'il voyait  
j'étais aveugle, croyez-le bien, je ne voyais rien,  
aussi la merveille me bouleverse-t-elle d'autant plus  
quand (le Christ) ouvre en quelque sorte l'oeil de mon intelligence,  
quand, peut-on dire, il donne la vue et qu'il est celui que je vois.  
Car c'est lui-même qui apparaît à qui le contemple, «lumière dans la lumière,»  
et ceux qui le contempent c'est encore dans la lumière qu'ils le voient.  
Car c'est dans la lumière de l'Esprit que ceux qui le contempent le voient  
et ceux qui voient dans cette lumière, c'est le Fils qu'ils contempent,  
mais «celui qui a été jugé digne de voir le Fils, voit le Père»  
et qui contemple le Père, assurément le voit avec le Fils.  
C'est cela qui maintenant aussi, je le répète, se réalise en moi :  
ce que l'esprit ne peut comprendre, j'en acquiers quelque connaissance

et maintenant je contemple de loin les beautés invisibles;  
la lumière est inaccessible, la gloire insoutenable,  
et j'en suis tout bouleversé, la crainte me possède.  
Encore est-ce une simple goutte que je contemple de l'abîme :  
mais comme une goutte suffit à faire connaître la totalité de l'eau  
avec sa qualité et son aspect,  
comme au bout de la frange on connaît tout le tissu  
ou, comme le proverbe dit, «à la grille se connaît la bête», le lion,  
de même en une parcelle j'embrasse et je considère le tout  
et je l'adore, Lui, en personne, mon Christ et mon Dieu.  
Mais je goûtais en ma pensée un petit encouragement  
(une garantie) de ne pas être enflammé et consumé  
comme la cire par le feu, selon l'expression du Prophète :  
Je fait d'être loin du feu inaccessible,  
de me tenir au milieu de l'obscurité, de m'y cacher,  
pour, de là, comme par un petit trou, regarder avec vertige.  
Tandis que j'étais dans cette situation, l'esprit absorbé,  
m'imaginant pour ainsi dire fixer mon regard dans les cieux  
et tremblant de recevoir davantage et qu'il m'absorbe tout entier,  
je l'ai trouvé, Celui que je voyais de loin,  
celui qu'Étienne avait vu quand les cieux s'ouvrirent  
et dont plus tard la vue avait aveuglé Paul,  
tout entier, tel un feu, réellement, au milieu de mon coeur;  
aussi, cloué par l'émerveillement et secoué de frissons,  
j'étais hors de moi, tout décomposé, tout éperdu,  
et, incapable de soutenir la vue d'une telle gloire, je me détournai  
et je m'enfuis dans la nuit des sensations d'ici-bas,  
je m'abritai et me dissimulai sous les pensées (de cette vie)  
comme si je pénétrais dans un tombeau et, au lieu de pierre,  
je mis sur moi ce corps pesant pour m'abriter,  
pour me dissimuler – croyais-je – à Celui qui est partout présent,  
qui jadis m'a ressuscité, quand j'étais mort et enseveli.  
Oui, frissonnant, incapable de contempler sa gloire,  
j'ai préféré me glisser et demeurer dans la tombe  
et habiter avec les morts, vivant moi-même dans la tombe,  
plutôt que d'être embrasé et de périr tout entier :  
C'est là que je me trouve, et vraiment je dois gémir sans trêve.  
il faut que je pleure, enfant prodigue, parce que Celui que j'aimais  
je l'ai perdu et que je me retrouve gisant dans la tombe.  
Mais moi qui vivais comme un cadavre, sous terre, recouvert par la pierre,  
j'ai trouvé la vie, Dieu même, celui qui donne la vie,  
à qui revient honneur et gloire, maintenant et dans les siècles. Amen.

*Considérations théologiques sur l'unité à tous égards de la divinité en trois hypostases; et, par les humbles expressions dont il se sert pour parler de lui-même, l'auteur confond la présomption de ceux qui se croient quelque chose.*

Comment ce que tu as jadis anéanti revit-il en moi,  
et m'emplit-il d'obscurité et d'affliction, mon Dieu ?  
Ces passions de la colère et de la fureur qui soulèvent en moi  
une fumée, un nuage au-dessus de ma tête  
et qui bouchent les yeux de mon intelligence;  
et, en effet, comme l'obscurité recouvre les yeux et les oblige.  
hélas, à se clore, de même elles me privent de toi,  
lumière à laquelle tous aspirent, mais que bien peu recherchent (vraiment).  
Et, quant à ceux qui ont obtenu de participer à tes secrets,  
de prendre part matériellement – dans une sensation immatérielle –  
à les mystères, redoutables et pour tous indicibles,  
et de (re)connaître, dans les choses visibles, la gloire invisible  
et l'étrange mystère qui s'est accompli dans le monde,  
ils sont encore bien moins nombreux – je ne le sais que trop !  
(c'est) eux qui ont reçu la claire contemplation,  
de Celui qui était au commencement, avant tous les siècles,  
né du Père, et avec l'Esprit, Fils, Dieu et Verbe,  
lumière triple dans l'unité mais lumière unique dans les trois.  
Deux aspects d'une unique lumière : Père, Fils et Esprit,  
car elle est indivisible dans les trois Personnes, sans confusion,  
ces trois personnes, en qui, selon la nature divine, il n'y a qu'un pouvoir,  
qu'une gloire, qu'une puissance et qu'une volonté.  
Car toutes trois m'apparaissent comme, dans un unique visage  
deux beaux yeux remplis de lumière :  
comment les yeux verront-ils sans le visage, dis-moi ?  
Mais, sans les yeux, il ne faut même pas parler de visage,  
privé qu'il est de l'essentiel, ou pour mieux dire du tout !  
Comme aussi le soleil, viendrait-on à lui retirer la lumière qui fait sa beauté,  
disparaîtrait tout le premier, et après lui la création entière  
qui reçoit de lui la lumière et la vision.  
ainsi dans l'ordre de l'intelligible : si Dieu-était privé de l'un des deux,  
soit du Fils soit de l'Esprit, il ne serait plus Père,  
il ne serait même plus vivant; séparé de l'Esprit  
qui à tous donne la vie et l'être.  
Que toute créature vraiment raisonnable adore donc,  
– toutes celles qui sont sous le soleil, toutes celles au-dessus de lui, –  
la nature en trois hypostases transcendante à toute expression :  
de Dieu en effet, ni le nom, ni la nature, ni l'image,  
ni la forme, ni la substance, nul homme n'a (rien) connu  
pour pouvoir le dire ou l'écrire ou en faire part aux autres;  
mais, tel le soleil radieux qui pénètre dans les nuages  
et ne se laisse plus voir lui-même, ni paraître sa lumière,  
mais verse aux habitants de la terre une pâle lueur,  
ainsi, crois-moi, mon Dieu est caché de nous  
et une vaste et profonde obscurité nous enveloppe tous.  
Mais il y a ici, crois-moi, plus étonnant encore :  
car en Dieu la lumière ne diminue pas comme celle du soleil  
mais elle brille partout et illumine tout,  
et moi, au milieu du tout, je suis enveloppé d'obscurité  
et je suis privé de la lumière qui m'a créé.  
Qui donc ne pleurerait sur moi, qui ne se lamenterait,  
qui ne gémirait sur moi et ne verserait de larmes :  
Dieu est en tout et partout,  
il est lui-même tout lumière, lui en qui n'existe pas la moindre

ombre de changement, ou trace de nuit,  
aucun voile d'obscurité, absolument aucun;  
il est déployé au-dessus de tout, il brille de façon inaccessible  
et aux seuls dignes il se fait voir, accessible et saisissable,  
– bien peu, je l'ai dit, auprès du rayonnement total  
et du soleil lui-même, lorsqu'il brillera dans tout son éclat,  
mais pourtant beaucoup, par rapport à ceux qui sont assis dans les ténèbres,  
puisqu'ils ont été jugés dignes de voir une petite lueur.  
Mais moi, malheureux, je préfère l'obscurité,  
je me soucie des choses des ténèbres, et j'ajoute à mon obscurité  
et elle s'épaissit encore sur ma pauvre âme.  
Et c'est de là que mes passions grandissent et reprennent vie en moi.  
Elles deviennent dragons, serpents, reptiles,  
qui tourmentent sans cesse les membres de mon âme.  
La gloire me mord, celle qui est vide et vaine,  
elle a planté ses crocs dans mon coeur :  
elle a brisé ma force, elle m'a anéanti,  
alors sont arrivés des chiens sauvages, un troupeau de bêtes féroces,  
et me trouvant par terre, ils m'ont déchiré à belles dents.  
Les voluptés et les compliments ont sucé la moelle, ont déchiré  
tes nerfs de mon âme, su vigueur, son courage ...  
hélas ! comment pourrai-je décrire tout ce qui m'a été arraché ?  
Ils ont jeté sur moi, comme des pillards, suffisance, nonchalance,  
volupté et préoccupation de plaire aux hommes,  
et tirant à hue et à dia, elles m'ont écartelé.  
L'une exhibant ma tempérance, ma vigilance,  
l'autre mes bonnes oeuvres, mes actions divines,  
elles ont fait de moi un cadavre  
et de qu'il y a de plus fort, d'extraordinaire, d'incroyable,  
en ce corps souillé, elles ont laissé – la suffisance !  
Oui, je te le demande, comment ne pas s'étonner, comment ménager sa pitié  
que de telles passions aient subitement fondu sur moi  
et m'aient laissé nu de toute vertu, nu et mort,  
sans que je m'en sois aperçu; que j'aie perdu toute conscience  
de ce qui m'était arrivé, et me croie supérieur à tous,  
impassible, saint, savant théologien,  
à juste titre honoré par tous les hommes,  
honoré et même loué puisque, méritant les louanges,  
je les appelle toutes et crois ainsi récolter l'honneur.  
Car en les récoltant, je m'enfle davantage  
à chaque instant je me fais voir; si jamais j'avais oublié quelqu'un  
qui n'aurait pas été là, qui ne m'aurait pas vu !  
et pour peu qu'il s'en trouve un qui ait détourné ses regards,  
dans ma rancune, je le critique, je le décrie,  
pour qu'il l'apprenne et qu'à son tour, ne pouvant plus  
supporter mes reproches,  
il vienne il me salue, il se montre mon client,  
comme quelqu'un qui a besoin lui aussi de ma prière et de ma charité  
– et que je puisse dire à tous les autres : «Lui aussi, il vient,  
il vient chercher mes prières, il écoute mes paroles  
et mon enseignement !» Hélas, quelle sottise de ma part !  
Comment est-ce donc possible, que je ne voie pas la nudité de mon misérable état,  
que je ne sente pas mes plaies, que je n'aie ni chagrin ni larmes,  
que je ne cherche pas la guérison, moi qui suis couché dans un hôpital  
et que je n'appelle pas les médecins en leur montrant mes blessures,  
en leur dévoilant jusqu'à mes passions secrètes,  
afin qu'ils y mettent des siccatifs, des emplâtres, des cautères  
et que je les supporte courageusement en vue de la guérison ?  
comment, au contraire, puis-je multiplier chaque jour mes blessures ?  
– Mais, ô mon Dieu, aie pitié de moi dans mon égarement

et plante ta crainte dans mon coeur,  
que je fuie le monde selon tes commandements  
et n'aie pour lui que haine, que je me rabaisse avec sagesse;  
ne me laisse pas, ô Christ, m'égarer au milieu de ce monde,  
car je t'aime toi seul, moi qui ne t'ai pas encore aimé !  
et c'est de toi seul que j'espère observer les commandements,  
moi tout entier livré aux passions, moi qui ne te connais pas.  
Qui, en effet, t'ayant connu, a besoin de la gloire du monde ?  
Qui donc, t'aimant, ira chercher quelque chose d'autre,  
soit attirer à lui tous les hommes, soit en flatter certains,  
qui se mettra en peine d'être l'ami de tous ?  
C'est ce que n'a fait aucun de tes vrais serviteurs  
et c'est pourquoi je m'afflige et me désole, mon Dieu  
car, dans ces vices, je me vois réduit en esclavage,  
je ne peux pas obéir, je ne peux pas être humilié,  
je ne veux pas chercher ta gloire et ta gloire seule,  
elle par qui j'apparaîtrais comme ton fidèle, ton serviteur,  
par laquelle je pourrais être élevé au-dessus de tous,  
surtout dans la pauvreté, le dénuement, les labeurs,  
au-dessus non seulement des puissants, mais des rois.  
Penche-toi donc, prends pitié de ma pauvre âme,  
Dieu, Créateur de tout, qui m'as donné tout ce que j'ai de bon,  
donne-moi la connaissance vraie, que je sache m'attacher  
à tes biens éternels et à eux seuls !  
Et de toute mon âme j'aimerai, je chercherai ta gloire,  
sans nul souci de celle des hommes, de celle qui n'est que terre.  
afin de devenir un avec toi, dès maintenant et après mon trépas,  
afin d'obtenir, ô Christ, de régner avec toi,  
avec toi qui pour moi as supporté la plus infâme  
des morts et accompli toute l'économie,  
et d'être alors plus glorieux que tous les mortels  
Amen, ainsi soit-il, Seigneur, maintenant et dans les siècles.

*Exhortation à la pénitence. Comment la volonté de la chair, unifiée avec la volonté de l'Esprit, rend l'homme déiforme.*

Je pleure, je suis percé de douleur, quand sur moi brille la lumière,  
que je vois ma pauvreté et que je me rends compte où je suis,  
quel monde j'habite, quel monde mortel, mortel moi-même;  
et je suis dans la joie, dans l'allégresse, quand je comprends  
quelle condition Dieu m'a accordée, quelle gloire,  
et me considère comme un ange du Seigneur  
tout entier paré du vêtement immatériel.

Ainsi la joie m'enflamme d'amour pour le donateur  
et celui qui me transforme, Dieu – et l'amour fait jaillir  
des fleuves de larmes et me rend plus brillant encore.  
Écoutez, vous qui comme moi avez péché contre Dieu,  
hâtez-vous, courez, énergiquement, par vos oeuvres,  
pour recevoir et saisir la matière du feu immatériel  
– et en disant : matière, c'est l'essence divine que je t'indique –,  
pour allumer la lampe spirituelle de votre âme,  
afin de devenir des soleils qui brillent dans le monde  
même s'ils ne sont pas vus de ceux qui sont dans le monde,  
afin de devenir comme des dieux, possédant au dedans de vous  
la gloire tout entière de Dieu en deux essences  
oui, en deux natures, en deux activités  
et en deux volontés, comme Paul nous le crie :  
autre en effet est la volonté de la chair fluente  
autre celle de l'Esprit, autre encore celle de mon âme.

Cependant je ne suis pas triple, mais double, en tant qu'homme.

Mon âme est liée à ma chair de façon inexprimable,  
toutefois chacune ne cherche pas séparément son intérêt,  
par exemple boire et manger, par exemple dormir,  
tout ce que j'appelle le vouloir terrestre de la chair.

Mais puisque, séparé de l'âme, (ce vouloir) ne cherche plus rien de tel,  
mais mort, insensible, est comme de la boue,  
je pense que l'homme n'a qu'une volonté qui est tout entière de l'âme.

Celui donc qui a uni à l'Esprit divin son propre esprit  
est devenu déiforme pour avoir reçu le Christ en sa poitrine,  
chrétien de par le Christ, puisque aussi bien il possède  
en lui-même le Christ formé, oui, le seul, l'insaisissable,  
celui qui est véritablement inaccessible à toutes les créatures.

– Mais, ô Nature immaculée, essence cachée,  
bonté inconnaissable à la plupart des hommes  
pitié invisible à ceux qui vivent comme des insensés,  
essence immuable, indivisible, trois fois sainte,  
lumière simple et sans forme, absolument sans composition,  
incorporelle, inséparable, insaisissable à toute nature,  
comment t'es-tu fait voir semblable à moi, connaître aux habitants des ténèbres,  
porter par les mains de ta Mère très sainte,

et attaché comme un meurtrier, as-tu souffert comme un malfaiteur  
dans ton corps, ô Roi, si fort tu voulais me sauver  
et me faire remonter dans ton paradis de gloire ?

Telle était ton économie, tel ton avènement,  
telle ta miséricorde et ton amour pour les hommes,  
qui s'est manifesté pour nous, ô Verbe, pour tous les hommes,  
fidèles, infidèles, païens, pécheurs, saints :  
car elle est commune à tous ta manifestation,  
salut et rédemption des vivants et des morts.

Mais ce qui se produit secrètement en moi le prodigue,  
et s'accomplit partiellement dans une inconscience consciente

– consciente certes en ce qui me concerne, mais inconsciente pour les autres–,  
quelle langue pourrait le dire, quelle intelligence l'expliquer,  
quel langage l'exprimer, afin que ma main l'écrive ?  
Chose effrayante en vérité, Maître, effrayante au delà de toute expression,  
que se montre à moi la lumière que le monde ne possède pus,  
que m'aime Celui qui n'est pas au dedans de ce monde  
et que j'aime Celui qui n'est nulle part dans les choses visibles.  
Je suis assis sur ma couche, tout en étant en dehors du monde,  
et, étant au milieu de ma cellule, Celui qui est en dehors du monde,  
je le vois ici présent, je le vois et je lui parle  
et – ose donc le dire – je l'aime, et lui de son côté m'aime,  
je mange, je me nourris de cette contemplation seule  
et, ne faisant qu'un avec lui, je franchis les cieux.  
Que ceci soit vrai et sûr, je le sais,  
mais où alors se trouve mon corps, c'est ce que j'ignore.  
Je sais que descend celui qui demeure immobile,  
je sais que m'apparaît celui qui demeure invisible;  
je le sais, celui qui est séparé de toute la création  
me prend au dedans de lui et me cache dans ses bras,  
et dès lors je me trouve en dehors du monde entier.  
Mais à mon tour, moi mortel, moi tout petit dans le monde,  
je contemple en moi-même, tout entier, le Créateur du monde,  
et je sais que je ne mourrai pas, puisque je suis au dedans de la vie  
et que j'ai la vie tout entière qui jaillit au dedans de moi.  
Il est dans mon coeur, il demeure dans le ciel;  
ici et là il se montre à moi également éblouissant.  
Mais de quelle façon tout cela arrive, comment le comprendrais-je exactement ?  
et comment pourrais-je exprimer, tout ce que je comprends et vois ?  
Cc sont choses indicibles en vérité, absolument ineffables,  
que l'oeil n'a pas vues, que l'oreille n'a pas entendues,  
et qui ne sont jamais montées en un coeur de chair.  
Je te rends grâce, Maître, de ce que tu as eu pitié de moi  
et m'as accordé de voir ces choses, de les écrire ainsi,  
et de proclamer à mes compagnons ta bonté pour l'homme,  
afin que maintenant peuples, tribus, langues connaissent ce mystère :  
que tu prends en pitié tous ceux qui se repentent avec ferveur  
à l'égal de tes apôtres et de tous les saints,  
que tu les combles de bienfaits, d'honneur et de gloire, mon Dieu,  
parce qu'ils te recherchent avec grand amour et grande crainte  
et n'ont d'yeux que pour toi, Créateur du monde,  
à qui revient gloire et honneur, puissance, majesté,  
comme au Roi, au Dieu de l'univers et au Maître,  
maintenant et toujours, en tout temps, pour les siècles des siècles. Amen.

*Action de grâces envers Dieu pour les bienfaits dont il a gratifié l'auteur; que la dignité du prêtre et de l'higoumène est redoutable aux anges mêmes.*

Pour moi, Maître, voudrais-je parler, que je n'en ai pas la force.  
Que pourrais-je bien exprimer, moi qui suis un impur  
par mes pensées, mes actions, toutes mes réflexions ?  
Et pourtant je suis blessé dans l'âme, mes entrailles me brûlent  
du désir de te parler, si peu que ce soit, mon Dieu.  
Je vois – car tu sais tout de moi, mon Dieu –  
que tous les membres de mon corps et de mon âme,  
je les ai souillés depuis ma naissance, car je suis tout entier péché;  
je découvre ta pitié et ton amour pour l'homme  
et ces bienfaits sans nombre que tu as opérés pour moi;  
et je demeure sans voix, au bord du désespoir,  
je suis en proie à un chagrin sans fin, malheureux,  
de me trouver indigne de tous tes biens.  
Quand je rentre en moi-même, quand je veux en mon esprit  
repasser, ô Christ, la multitude de mes vices,  
et comment je n'ai pas fait une chose de bien en ma vie  
– et comment, au lieu des châtiments et de ta juste colère  
que je devais subir pour t'avoir trop souvent chagriné,  
tu m'as au contraire, maintenant, jugé digne de si grands biens–,  
alors je tombe dans le désespoir, je redoute ton jugement  
sur moi qui ajoute encore chaque jour faute sur faute,  
je tremble que tu ne tournes en fureur, pour un pire châtiment,  
ta grande miséricorde et ton amour pour l'homme,  
puisque, comblé de tes bienfaits, je redouble d'ingratitude,  
mauvais serviteur du bon Maître que tu es.  
Aussi tout le reste, Seigneur, m'était occasion de patience  
en me procurant l'espérance de la vie éternelle;  
et c'est ce qui me mettait dans une grande joie, toi seul le sais,  
car je me confiais dans ta douceur et dans ta pitié.  
C'est pour cela que tu m'as retiré de tout, séparé  
du monde et de tous mes parents et amis :  
pour me prendre en pitié et pour me sauver, ô mon Christ !  
C'est la grâce qui me donnait cette assurance  
et je possédais une joie sans mélange, une ferme espérance.  
Mais les deux dernières choses, je ne sais comment les dire,  
celles qui par ton bon plaisir me sont advenues, ô mon Roi :  
devant elles, mon âme et mon esprit manquent de mots,  
mes activités cessent et toutes mes pensées,  
tandis que la grandeur de ta gloire m'accable  
et que, pour un peu, je me laisserais convaincre, mon Sauveur,  
de ne plus rien dire, ni rien faire, ni toucher à ces choses.  
Je demeure interdit en moi-même, étonné, attristé :  
comment ai-je pu de moi-même me mettre, malheureux,  
au service et à l'exercice d'aussi ineffables réalités ?  
Les anges tremblent d'y fixer trop librement leurs regards,  
les prophètes ont reculé de crainte en entendant à la fois  
ce qu'ont d'incompréhensible et la Gloire et la Condescendance,  
les apôtres et les martyrs et la foule des docteurs  
se proclamant à grands cris indignes  
quand ils prêchent ouvertement pour tous les habitants du monde  
et moi, le prodigue, moi, le fornicateur, comment,  
moi l'infime, comment ai-je été jugé digne de devenir  
de mes frères le guide, l'higoumène, le ministre des divins  
mystères, et le serviteur de la toute pure Trinité ?  
Là, en effet, où est, déposé le pain et versé le vin

au titre de ta chair et de ton sang, ô Verbe,  
tu es là toi-même, Verbe, mon Dieu,  
et ils deviennent réellement ton corps et ton sang  
par la venue de l'Esprit et la puissance du Très-Haut;  
avec audace, nous touchons le Dieu inaccessible,  
ou plutôt celui qui habite en une lumière inaccessible  
non seulement à la nature corruptible de notre humanité  
mais aussi à toutes les armées spirituelles des anges.  
Voici donc, inexprimable, voici donc, surnaturelle,  
l'oeuvre et l'entreprise que je suis chargé d'accomplir :  
elle m'incite à garder toujours la mort devant mes yeux;  
aussi, oubliant toute satisfaction, ai-je été saisi de frayeur,  
sachant qu'il m'est impossible – comme à tous, je pense –  
de remplir dignement ce service et de mener ainsi une vie  
angélique dans un corps, ou plutôt supérieure aux anges  
afin – comme le discours l'a montré, et comme c'est la vérité –  
de devenir en dignité plus proche de lui encore qu'eux,  
puisque je touche de mes mains et mange de ma bouche  
Celui devant qui eux se tiennent frissonnants de crainte !  
Quant au compte à rendre pour les frères, qu'on m'a chargé de faire paître,  
quelle âme saurait le supporter ? quelle intelligence serait capable,  
sans mériter condamnation, de rechercher les dispositions d'un chacun ?  
de fournir inépuisablement tout ce qui dépend d'elle  
et de se soustraire au jugement qui les atteint ?  
Je ne vois pas, pour mon compte, que cela soit possible aux hommes;  
aussi en suis-je bien persuadé : j'aime mieux être disciple,  
soumis à la volonté d'un seul, attentif aux paroles d'un seul,  
et n'avoir de compte à rendre que pour lui seul,  
plutôt que d'être soumis aux caractères et aux volontés de beaucoup,  
d'éprouver les dispositions et de découvrir les desseins de tous,  
d'explorer toujours davantage leurs actions et leurs pensées;  
car le jugement m'attend et j'aurai des comptes à rendre  
pour les péchés de ceux dont j'ai été choisi pasteur,  
moi seul, certes, par un inexplicable dessein de Dieu.  
Car chacun sans doute sera jugé et rendra des comptes  
pour sa propre conduite, soit bonne soit mauvaise,  
mais pour tous et chacun, seul moi je rendrai compte :  
comment puis-je donc être sauvé, comment puis-je obtenir miséricorde,  
moi qui, fût-ce pour mon unique, ma pauvre âme,  
n'ai pas à présenter la moindre oeuvre pour être sauvé ?  
Oui, sois-en sûr, je n'ai absolument rien à dire,  
puisque je n'ai jamais fait une oeuvre, petite ou grande,  
grâce à quoi je puisse être sauvé du feu éternel.  
Eh ! bien, ô Sauveur, Ami de l'homme, miséricordieux, compatissant,  
donne-moi, à moi chétif, une force divine : que ma parole  
sache faire paître avec sagesse ceux que tu m'as donnés pour frères,  
les guider vers les pâturages de tes lois divines,  
les amener saufs aux demeures du Royaume d'en haut,  
sains et saufs, indemnes, brillants de l'éclat des vertus,  
dignes adorateurs, devant ton trône redoutable;  
et quant à moi, indigne, attire-moi hors de ce monde,  
tout criblé que je suis des plaies sans nombre du péché,  
ton dévot cependant, et ton inutile serviteur ...  
Et parmi les chœurs des élus, selon tes secrets jugements  
compte-moi en même temps que mes disciples  
pour que tous ensemble nous contemplions ta gloire divine  
et jouissions, ô Christ, de tes biens ineffables.  
Car c'est toi qui es la jouissance, les délices et la gloire  
de ceux qui t'aiment avec ferveur pour les siècles des siècles. Amen.

*Comment, à la vue de la gloire de Dieu, (l'auteur) était dirigé par l'activité de l'Esprit très saint; que la divinité est intérieure et extérieure à tout, bien plus, à la fois saisissable et insaisissable pour ceux qui en sont dignes; que, la «Maison de David,» c'est nous; que, devenant membres et membres multiples, le Christ notre Dieu est et demeure un seul, le même et indivisible.*

Lorsque tu te dévoilés, Maître de l'Univers,  
et montres avec plus de clarté la gloire de ton visage,  
un tremblement tombe sur moi et m'envahit, à te voir,  
autant qu'il est possible à la bassesse de ma nature,  
la crainte me saisit et, plein d'effroi, je dis :  
«Au-dessus de ma compréhension tout ce qui t'appartient,  
car je suis impur, absolument indigne  
de te voir, toi le Maître pur et saint mon Dieu ,  
que les anges vénèrent et servent en tremblant  
et dont le visage ébranle toute la création.  
– Mais quand je parle ainsi et me bouche les yeux,  
je veux dire quand je détourne mon esprit vers le bas, incapable  
de te regarder ou de te contempler, vision insoutenable,  
alors je me lamente, privé de ta beauté, mon Dieu,  
sans pouvoir supporter d'être séparé de toi, seul Ami de l'homme  
– et tandis que je pleure et me plains, tu m'entoures entièrement de ta lumière,  
oh, stupeur ! et, bouleversé, je pleure de plus belle,  
admirant ta miséricorde envers moi, le prodigue.  
Alors je vois toutes les hontes de mon corps,  
et l'indignité de mon âme misérable,  
et lorsque je m'en rends compte je m'écrie tout hors de moi :  
«Qui suis-je donc, moi, ô Dieu Créateur de l'univers  
et qu'ai-je donc fait de bon dans toute ma vie,  
lequel de tes commandements ai-je jamais mis en pratique,  
pour que tu me glorifies, malgré ma bassesse, d'une telle gloire ?  
Et d'où vient, comment se fait-il que tu aies daigné  
m'entourer ainsi de ta lumière, malgré ma misère, la nuit et le jour ?  
Ai-je jamais, ô mon Roi, languir de soif à ta recherche,  
ai-je peiné, souffert, pour les commandements,  
ai-je supporté les épreuves et les coups, comme tous  
ceux qui les ont endurés, tes saints, depuis toujours,  
pour que tu me sauves, ô Christ, en me comptant, parmi eux !  
Non, tu ne me sauveras pas paresseux, dépourvu d'oeuvres,  
si fort que soit ton amour pour l'homme, cet homme que tu as façonné.  
J'entends Paul dire que morte est la foi  
sans les oeuvres, et je frissonne devant les châtiments  
qui certainement m'attendent là-bas, pour ma longue négligence.  
comment oserais-je donc, comme un fidèle, être compté  
dans les rangs, Maître, de ceux qui ont travaillé,  
moi qui n'ai jamais observé un seul de tes commandements ?  
Mais je le sois, tu peux tout, tu fais tout selon ta volonté,  
et aux derniers, Maître, tu donnes autant qu'aux premiers,  
voire aux derniers, ô merveille, avant les premiers !  
– Tandis que je te parle ainsi, Créateur du monde,  
toi qui d'abord brillais au-dessus de moi et puis un jour t'es caché,  
et qui après m'enveloppais tout entier de tes rayons,  
soudainement je te contemple présent tout entier en moi,  
toi d'abord apparu là-haut, ensuite caché  
derrière un nuage, tel le soleil, privé de ses rayons.  
Oui, comme cet (astre) se laisse voir à qui le contemple,  
et alors, surtout, tous le voient pour ainsi dire entièrement,  
de même, toi aussi, te laisses-tu voir caché au dedans de moi,  
oui voir, toi l'Inaccessible, aux yeux de mon intelligence,

– comment ? tu le sais –, croissant peu à peu,  
redoublant de clarté, redoublant d'éclat :  
et une autre fois, de nouveau tu te montres à moi inaccessible, absolument.  
C'est pourquoi j'exalte ton incompréhensibilité  
et, proclamant ta bonté, je crie vers toi :  
«Gloire à celui qui a tellement glorifié notre essence,  
gloire, (ô mon) Sauveur, il ~on incommensurable condescendance-,  
gloire à ta miséricorde gloire à ta puissance,  
gloire à loi ! car demeurant immuable et sans changement,  
tu es tout entier immobile et tout entier toujours en mouvement,  
tout entier en dehors de la création et tout entier en toute créature,  
tu emplis entièrement tout, toi qui es tout entier dehors de tout,  
au-dessus de tout, ô Maître, au-dessus de tout principe,  
au-dessus de toute essence, au-dessus de la plus native nature,  
au-dessus de tous les siècles, au-dessus de toute lumière, ô Sauveur,  
au-dessus des Essences intellectuelles – car elles aussi sont ton oeuvre  
ou pour mieux dire l'oeuvre de la pensée.  
Tu n'es, en effet, aucun des êtres, mais supérieur à tous les êtres,  
car des êtres tu es la cause, en tant que Créateur de tous  
et c'est pourquoi d'eux tous tu es à part,  
très haut, pour notre pensée, au-dessus de tous les êtres,  
invisible, inaccessible, insaisissable, intangible,  
échappait il toute compréhension, tu demeures sans changement,  
tu es la simplicité, et tu es toute variété,  
et notre esprit est totalement incapable de sonder  
la variété de ta gloire et la splendeur de ta beauté.  
Toi donc, qui n'es rien de tout ce qui est, car tu es au-dessus de tout,  
toi qui es en dehors de tout, car tu es le Dieu de tout,  
invisible, inaccessible, insaisissable, intangible,  
oui, toi, tu es devenu mortel, tu es entré dans le monde  
et t'es fait voir à tous, accessible, dans la chair que tu as assumée.  
Mais aux croyants tu t'es fait connaître aussi dans la gloire de ta divinité,  
pour eux tu es devenu saisissable, toi totalement insaisissable,  
et entièrement visible, toi l'invisible pour tous;  
seuls les croyants ont vu ta gloire, ô divine divinité,  
et seuls ils la contemplent, tandis que tous les infidèles  
sont restés aveugles, ceux qui te voyaient, toi, la lumière du monde.  
Les fidèles donc, eux, maintenant comme alors, te voient sans cesse  
et te possèdent avec eux, toi le Créateur de toutes choses,  
tu vis et tu habites avec eux dans l'obscurité de cette vie,  
comme un soleil sans couchant, comme une lampe qui ne peut s'éteindre,  
que jamais la ténèbre ne saurait saisir  
mais qui ne cesse d'illuminer ceux qui te voient.  
Mais puisque, je le répète, tu es en dehors de toutes choses,  
ceux que tu éclaires aussi, tu les fais sortir de (tout) le visible  
et, de même que toi, tout en demeurant là-haut avec ton Père,  
tu te trouves également tout entier, sans séparation. présent avec nous  
et qu'en même temps le monde où tu es ne saurait te contenir  
– car tu es en tout, mais au-dessus de tout –  
de même nous tes serviteurs, au milieu des choses sensibles  
et plongés dans les choses visibles, tu nous en fais sortir  
et nous entraînes entièrement avec toi, resplendissants de ta lumière,  
et de mortels tu nous rends immortels :  
demeurant ce que nous sommes, nous devenons par ta grâce  
fils, semblables à toi, et dieux, voyant Dieu.  
Qui, dans ces conditions, n'accourra vers toi, seul Ami de l'homme ?  
qui ne te suivra, qui poussé par l'amour ne te dira :  
«Voici, qu'ayant tout quitté nous allons te suivre,  
toi le Maître plein de compassion, de douceur, de miséricorde,  
qui ne cesses d'attendre que nous revenions vers toi,

qui ne veux pas la mort de ceux qui t'ont offensé,  
qui réalises maintenant en nous les redoutables merveilles  
que nous apprenons être arrivées jadis dans la Maison de David,  
à notre émerveillement !» Lesquelles ? les voilà.  
La Maison de David, c'est nous, car nous sommes de sa race,  
puisque toi-même, Créateur de l'univers, tu es devenu  
son fils, à lui, et nous tes fils selon la grâce.  
Tu es de notre race par la chair, nous de la tienne par la divinité,  
puisque, en prenant notre chair, tu nous a, donné ton Esprit divin,  
et, tous ensemble, nous sommes devenus l'unique Maison de David,  
par ce qui n'appartient qu'à toi, par notre communauté de race avec toi.  
Tu es donc, toi, Seigneur de David dans l'Esprit,  
mais nous, tous, nous sommes enfants de David, nous, ta divine semence !  
Et quand nous nous réunissons, nous devenons une seule famille  
c'est-à-dire que tous nous sommes de même race, tous nous sommes tes frères.  
Comment ne pas trembler devant cette merveille ?  
qui pourrait sans frissonner  
si peu que ce soit, concevoir cette (idée), accueillir cette (révélation) :  
tu es avec nous, maintenant et pour les siècles,  
de chacun tu fais ta maison et tu habites en tous  
et tu deviens notre maison à tous et en toi nous habitons,  
chacun d'entre nous, ô Sauveur, tout entier avec toi tout entier.  
avec chacun d'entre nous. tu es seul avec lui seul !  
et au-dessus de nous tous, tu es aussi, seul et tout entier.  
Tu es donc, maintenant, en nous, en train de faire toutes (ces) redoutables (merveilles);  
quelles merveilles ? - Écoutez, entre beaucoup, ces quelques-unes :  
car même si tout ce que nous avons dit dépasse (déjà) (toute) stupeur,  
écoute pourtant, maintenant, des merveilles plus redoutables encore !  
Nous devenons membres du Christ – et le Christ devient nos membres,  
le Christ devient ma main, le Christ, mon pied, à moi misérable;  
et la main du Christ, le pied du Christ, c'est moi, malheureux !  
Je remue la main, et ma main est le Christ tout entier  
– puisque indivisible, ne l'oublie pas, est Dieu en sa divinité –;  
je remue le pied, et voici qu'il brille comme celui-là !  
– ne m'accuse pas de blasphémer, mais accueille cette (vérité)  
et adore le Christ qui te rend tel,  
puisque si tu le veux tu deviendras membre du (Christ),  
et de même tous nos membres à chacun d'entre nous  
deviendront membres du Christ, et le Christ nos membres,  
et tout ce qui (en nous) est sans honneur ill e rendra honorable  
en le parant de sa beauté et de sa gloire divines,  
puisque en même temps vivant avec Dieu, nous deviendrons dieux,  
sans plus voir du tout la honte de notre corps,  
mais rendus entièrement semblables au Christ dans notre corps tout entier,  
chaque membre de notre corps sera le Christ tout entier :  
car, devenant beaucoup (de membres); il demeure unique et indivisible,  
et chaque partie, c'est lui, le Christ entier.  
Maintenant, eh bien tu as reconnu en mon doigt le Christ,  
et en cet organe ... – n'as-tu pas frêmi, ou rougi ?  
Mais Dieu n'a pas eu honte de devenir semblable à toi  
et toi, tu as honte d'être semblable à lui ?  
– Non, je n'ai pas honte de lui être semblable,  
mais (quand tu l'as dit) semblable à un membre honteux,  
j'ai craint que tu ne prononces un blasphème.  
– Eh bien, tu as eu tort de craindre, il n'y a rien là de honteux,  
mais ce sont les membres cachés du Christ, puisqu'on les recouvre,  
et en cela ils sont plus dignes d'honneur que les autres,  
comme membres cachés, invisibles à tous, de Celui qui est caché,  
de Celui qui donne la semence dans l'union divine,  
semence divine, formée, redoutable mystère, selon la forme de Dieu,

issue de la divinité elle-même, tout entière – car il est Dieu tout entier –,  
celui qui s'unit avec nous, ô mystère d'effroi !  
C'est vraiment un mariage qui se fait, ineffable et divin :  
Dieu s'unit à chacun – oui, je le répète,  
c'est ma volupté – et chacun devient un avec le Maître.  
Si donc tu as, par toute ta chair, revêtu le Christ total,  
tu comprendras sans rougir tout ce que je dis;  
mais si tu n'en as rien fait, ou si du vêtement immaculé, je parle du Christ,  
tu n'as mis à ton âme qu'une petite pièce,  
simple morceau sur une vieille étoile, elle ne couvre qu'un endroit  
et tu as honte de tout le reste de tes membres,  
ou plutôt c'est ton corps entier qui est souillé.  
Comment en effet ne rougirais-tu pas, couvert de vêtements souillés ?  
Quand je prononce (ces mots) redoutables sur les membres saints,  
et que je considère toute cette gloire, l'esprit illuminé,  
plein de joie, sans penser à rien de charnel,  
toi, tu considères tes propres chairs, toutes souillées  
et tu parcours en esprit tes actions infâmes  
où ton esprit toujours rampe comme un ver;  
voilà pourquoi tu projettes sur le Christ et sur moi la honte  
en disant : «Ne rougis-tu pas de ces paroles honteuses,  
et surtout de ravalier le Christ à des membres honteux ?»  
Mais à mon tour je te dis : «Vois le Christ dans le sein (de sa mère);  
représente-toi l'intérieure de ce sein, et lui s'en échappant,  
et par où mon Dieu est passé pour en sortir !  
Tu trouveras là bien autre chose que ce dont j'ai parlé  
et tout cela il l'a accepté pour notre gloire à nous,  
afin que nul ne rougisse de l'imiter  
ni de dire ni de subir lui-même ce que Lui a supporté.  
Il s'est fait totalement homme, lui véritablement, totalement Dieu,  
lui l'Unique, sans division, homme parfait sans nul doute,  
et le même est Dieu, tout entier en la totalité de ses membres.  
C'est ainsi qu'il y eut, à notre époque, en ces derniers temps,  
Syméon le Saint, le Modeste, le Studite,  
lui ne rougissait devant les membres de personne,  
ni de voir d'autres hommes nus, ni de se montrer nu,  
car il possédait le Christ tout entier, et tout entier il était Christ,  
et tous ses membres à lui et les membres de tout autre,  
tous et chacun, étaient toujours à ses yeux comme le Christ;  
il demeurait immobile, indemne et impassible;  
tout lui-même était Christ et il regardait comme le Christ  
tous les baptisés, revêtus du Christ entier.  
Tandis que toi, si tu es nu et que la chair touche la chair,  
te voilà en rut comme un âne ou un étalon :  
comment oses-tu donc déblatérer contre le Saint lui-même  
et blasphémer le Christ, celui qui s'est uni à nous  
et a donné l'impassibilité à ses saints serviteurs ?  
Car il se fait époux – tu entends ? – chaque jour,  
et épouses deviennent toutes les âmes auxquelles s'unit le Créateur  
et elles, en retour, à lui, ô mariage  
tout spirituel, étreinte divine dont il les étreint !  
sans les déflorer aucunement, loin de moi cette idée !  
mais même s'il les prend (déjà) déflorées, en s'unissant à elles,  
du coup il leur rend leur intégrité,  
et ce qui auparavant était souillé par la corruption, à leurs yeux  
n'est plus que sainteté, incorruption, parfaitement cicatrisé.  
Elles glorifient le Miséricordieux, elles sont éprises du Très Beau,  
elles s'unissent entièrement à son amour entier;  
ou plutôt, en recevant, comme nous l'avons dit, sa semence sainte,  
elles possèdent au dedans d'elles-mêmes Dieu tout entier qui a pris forme.

– Eh bien, Pères, tout cela n'est-ce pas la vérité ?  
N'avons-nous pas parlé comme il faut de ces réalités divines ?  
Ce que j'ai dit ne correspond-il pas fidèlement aux Écritures ?  
Mais si toi tu es revêtu de la honte de ta chair,  
si tu n'as pas dénudé ton esprit, ni dévêtu ton âme,  
si tu n'es pas arrivé à voir la lumière, enseveli que tu es dans l'obscurité,  
que pourrais-je bien te faire, comment le montrer les redoutables (mystères),  
comment, hélas, l'introduire dans la maison de David ?  
Car elle est inaccessible pour les lâches de mon espèce,  
elle est entièrement invisible pour les aveugles comme moi,  
distante infiniment des incrédules et des paresseux  
et bien loin de tous les méchants, de tous les amis du monde;  
quant aux vaniteux, elle en est éloignée, sans comparaison,  
de bien plus que la hauteur du ciel, que la profondeur de l'abîme.  
El qui pourrait, ou comment, monter seulement au ciel  
ou descendre sous terre pour explorer les abîmes ?  
En cherchant une perle, aussi minuscule  
qu'un grain de sénevé, comment pourra-t-on la trouver ?  
Mais réunissez-vous, enfants, mais venez femmes,  
mais accourez pères, avant que n'arrive la fin,  
et tous, avec moi, pleurez et lamentez-vous,  
puisque après avoir, tout petits, reçu Dieu au baptême  
ou plutôt être devenus, petits enfants, les fils de Dieu,  
bientôt, pécheurs, nous avons été chassés,  
de la maison de David et cela nous est arrivé  
sans que nous nous en rendions compte ! courons par la pénitence  
puisque c'est par elle que rentrent tous les expulsés  
et qu'il n'y a pas d'autre moyen, ne vous y rompez pas, d'entrer à l'intérieur  
ni de voir les (mystères) qui s'y sont accomplis  
et s'y accomplissent encore maintenant et jusqu'aux siècles sans fin,  
dans le Christ mon Dieu, à qui revient toute gloire,  
tout honneur et toute adoration, maintenant et dans les siècles. Amen.